

John Horne, dir., *Vers la guerre totale. Le tournant de 1914-1915*

Paris, Tallandier, coll. Contemporaine, 2010.

Tanguy Wuillème



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2796>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.2796](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.2796)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2011

Pagination : 326-329

ISBN : 978-2-8143-0084-2

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Tanguy Wuillème, « John Horne, dir., *Vers la guerre totale. Le tournant de 1914-1915* », *Questions de communication* [En ligne], 19 | 2011, mis en ligne le , consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2796> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.2796>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

John Horne, dir., *Vers la guerre totale.* *Le tournant de 1914-1915*

Paris, Tallandier, coll. Contemporaine, 2010.

Tanguy Wuillème

RÉFÉRENCE

John Horne, dir., *Vers la guerre totale. Le tournant de 1914-1915*, Paris, Tallandier, coll. Contemporaine, 2010, 343 p.

- 1 Une séquence de cent ans nous séparera bientôt de la Grande Guerre. Le dernier poilu est mort, la bande dessinée et le cinéma populaire se sont depuis longtemps emparés de Verdun et la paix confortable dans laquelle sont installées les anciennes nations rivales du continent européen contribue à estomper le traumatisme vécu. On en viendrait presque à croire que la thèse de Norbert Elias d'un « procès de civilisation », d'une maîtrise des pires instincts de destruction a toujours été vraie, l'est d'autant plus aujourd'hui moyennant certaines parenthèses dommageables. Ce constat est précisément celui que vient écorner une fois de plus cet ouvrage collectif car l'événement a laissé des traces. Impalpables si l'on regarde nos existences ordinaires, organisatrices si l'on sonde notre rapport à la violence, à la guerre, à la mémoire, à la mort. L'hypothèse de ce livre est de faire des deux premières années de la Première Guerre mondiale, le point d'inflexion d'un échec de la civilisation et de l'homme version 1900. John Horne qui avait déjà montré la violence cruelle en Belgique et en France de l'armée prussienne en 1914 (Horne J., Kramer A., 2006, *1914, les atrocités allemandes*, Paris, Tallandier) ouvre de nouvelles perspectives sur l'intensité et la nouveauté typologique de cette brutalisation des masses. Il y est d'abord question de chiffres. Les invasions, la guerre de mouvement qui dura quatre mois à l'Ouest en 1914 (un an à l'Est) furent particulièrement meurtrières : 400 000 soldats français meurent, « disparaissent » ou sont faits prisonniers, soit en 1914 une moyenne de plus de 60 000

morts par mois et de 2 000 par jour. L'Allemagne perd 261 541 soldats les cinq premiers mois.

- 2 On voit bien l'irruption d'une violence extrême, sans aucun précédent historique et le passage est d'une rapidité inouïe. La guerre de positions qui marque l'année 1915 n'est pas moins meurtrière. On pensait que les tranchées permettraient de protéger plus efficacement le corps des soldats. 1915 sera l'année la plus meurtrière du conflit. Cette violence immédiate se traduit par des pratiques extrêmes sur les lieux de combat, notamment à l'encontre des blessés et des prisonniers. Toutes les normes de la chevalerie, celles des deux Congrès de la Haye (1899 et 1907) censées civiliser la guerre, volent en éclats. Les Allemands ont peur des francs-tireurs et ne font pas de quartier. Anne Duménil analyse avec finesse le passage de la guerre offensive, gloire du combattant, à la guerre défensive. C'est tout un état d'esprit qui se transforme : le succès n'est plus immédiat, il faut s'enterrer, devenir taupe, résister coûte que coûte. Le combat d'infanterie dont l'objectif était d'aller de l'avant avait été trop meurtrier, surtout du fait des mitrailleuses.
- 3 Dorénavant, un autre imaginaire, d'autres compétences (la guerre des mines et des explosifs), d'autres résistances psychiques apparaissent. Pour les auteurs, il s'agit de nouvelles violences imposées aux combattants : faim, maladie, inconfort, promiscuité de la mort et des cadavres, bombardements et anonymat technique du tueur, cruauté interpersonnelle (combat à la baïonnette, au poignard, à la pelle affûtée des deux côtés), attaque nocturne, etc. Les rares campagnes offensives de « grignotage » sont plus désastreuses encore. John Horne pose la question de la résilience, de ces mentalités qui tiennent dans la durée grâce à la foi religieuse, à la discipline, au patriotisme et à l'amour des familles. La notion de sacrifice vient remplir le vide progressif des idéaux. Il comporte l'acceptation du risque mais est progressivement contré par le sentiment de la perte inutile de sa vie. La violence du champ de bataille vient aussi de l'emploi des découvertes scientifiques et techniques. Anne Rasmussen montre que, en parallèle d'un conflit qui semble archaïque puisque embourbé dans des tranchées malsaines, il existe une guerre mécanisée, de feu et d'acier, de fer et de gaz. Il y eut un énorme investissement dans la technique, couplé aux échelles inédites de la production industrielle et aux nécessités de sa rationalisation selon des méthodes scientifiques. Des armes y gagnent leur centralité : la grenade, le lance-flammes, l'avion de bombardement, les gaz dont les Allemands sont les premiers à se servir à Ypres (22 avril 1915) (on trouvera dans le livre Lepick O., *La Grande Guerre chimique, 1914-1918* – Paris, Presses universitaires de France, 1998 – toutes les données importantes). Il s'agit d'une guerre de matériel qui passe par une intense mobilisation industrielle ainsi qu'une production agricole soutenue en vue de nourrir les troupes.
- 4 Jamais l'État ne s'est avéré si utile et efficace pour organiser cette production, son transport, son management humain. Le terme anglais *manpower*, au sens de la puissance-travail comptabilisée au niveau national, date précisément de 1915-1916. La population devient une ressource pour gagner la guerre. La même logique veut que toute la population ennemie et la totalité de ses ressources deviennent une cible légitime. *Idem* pour la communauté des savants, soutenue comme jamais par les politiques, qui va se mobiliser au sein de structures dédiées à l'effort de guerre et collaborer fortement avec les militaires. Ce seront Marie Curie, Jean Perrin, Paul Langevin, etc. Les savants se radicalisent, se « nationalisent » et s'enrôlent dans la guerre totale justifiant leurs activités par la barbarie scientifique de l'ennemi. Ce

concept de guerre totale prend ici toute sa consistance puisque la deuxième partie du livre la décline avec la violence faite aux civils et aux prisonniers.

- 5 Bien sûr, cette expression prête à la discussion. La guerre « totale » est un terminus auquel on n'arrive jamais. Ce qui importe, souligne John Horne, c'est la tendance, les « logiques de totalisation ». Son étendue géographique et quantitative, son escalade de la violence militaire, l'abolition de la distinction entre civils et militaires et la déshumanisation de l'ennemi, interne comme externe. Les deux dernières composantes de cette violence de guerre sont analysées dans d'autres cadres que ceux du champ de bataille proprement dit. Sophie de Schaepdrijver interroge les conditions des régions occupées, on voit combien les frontières sont vite effacées, objets de luttes immémoriales et sujettes donc à un esprit de revanche intensément cruel. Il s'agit de se recoloniser entre Européens, quitte à hésiter entre vassalisation économique ou annexion pure et simple. Le cas de la Belgique est particulièrement intéressant et l'on y voit l'héroïque résistance du cardinal Mercier ou d'universitaires, tel Henri Pirenne. Toute une législation fait son apparition qui déforme le droit international afin d'assurer à l'occupant une certaine légitimité. Enfin on a une belle étude des effets du blocus maritime de l'Allemagne et de la mise en place de la guerre sous-marine. La violence y bat son plein car il s'agit d'affamer toute une population (ainsi que ses alliés), « le blocus maritime britannique a été un des facteurs décisifs de l'intensification de la guerre, de sa « totalisation » économique et morale » souligne Gerd Krumeich (p. 177). De février à mai 1915, les sous-marins allemands coulèrent 119 navires dans les eaux anglaises. Il y eut le malheureux épisode du Lusitania (1 100 passagers dont 128 Américains) qui contribua à l'entrée en guerre des États-Unis. Cette guerre sur et sous mer fit également beaucoup de prisonniers dont on sait maintenant qu'ils furent mal traités dans les camps.
- 6 Heather Jones fait une analyse serrée de ces camps allemands et surtout de la pandémie de typhus qui s'y répandit en 1915. Des milliers d'hommes sont morts du fait des retards volontaires dans l'éradication de la maladie. Pourtant, tout était connu des autorités sanitaires mais aussi des spécialistes médicaux et biologiques du lien entre manque d'hygiène, d'épouillage et le typhus. Puisqu'il touchait les Polonais, les Russes et surtout les Juifs, un racisme basique explique la nonchalance allemande. Cela devait laisser des traces dans la conscience européenne : les Alliés en 1918 allaient considérer ces épidémies comme des crimes de guerre barbares (instrumentalisant ainsi la condition faite au prisonnier) et l'Allemagne se mit à échafauder l'idée de camps mieux structurés et administrés. Le typhus devint pour les Allemands « une menace venue de l'Est », une affection propre aux peuples inférieurs. Il faudrait bien éliminer les poux et leurs porteurs ; récemment, Paul Weindling (*Epidemics and Genocide in Eastern Europe, 1890-1945*, Oxford University Press, 2000) a montré comment se recoupaient en Allemagne et l'obsession nazie des « parasites » et celle de « l'infestation ».
- 7 La dernière partie du livre est consacrée au génocide arménien. Y sont étudiés trois aspects essentiels pour comprendre l'événement : les causes immédiates, le discours des ennemis du peuple arménien et les réactions de l'opinion internationale. Le génocide a bien une préhistoire que Donald Bloxham retrace à partir de 1878 et aux débuts de la modernisation ottomane. Des grands massacres d'Arméniens avaient existé de 1894 à 1896 puis en 1909. L'État ottoman est en déclin, les peuples sujets (Kurdes, Turcs, etc.) s'émancipent, l'économie est marquée par la présence croissante des Européens. Mais c'est surtout l'afflux dès 1878 puis en 1912-1913, de milliers de

musulmans chassés des Balkans et du Caucase qui avivent les tensions avec les chrétiens indigènes qui se tournent vers les Russes ou les Britanniques pour « internationaliser » leur question. L'Anatolie devenait une zone de fortes tensions, on allait progressivement déporter les Arméniens hors de cette zone où ils résidaient en grand nombre. La « sécurité ethnique » obnubila l'Empire ottoman et des administrations allaient être créées à cet effet ainsi que « l'Organisation spéciale », corps paramilitaire, ultraviolent. Le génocide appartient aux circonstances de la guerre. Le terme, même s'il apparaît plus tard sous la plume de Raphaël Lemkin (1944) ou de celle de la convention de l'ONU de 1948, consiste à voir une volonté affichée de détruire une ethnie ou un peuple par l'élimination physique de celui-ci ou par son assimilation au point où il ne peut plus survivre de manière autonome. C'est le sort que le comité « Union et progrès » au pouvoir dès 1913 réserva aux Arméniens. Outre les expropriations de la première année, il y eut les massacres, les « représailles ethniques » contre les chrétiens soupçonnés d'être proches de l'Entente. Dès que celle-ci, surtout les forces russes, battait les Ottomans, la répression contre les Arméniens s'intensifiait, jusqu'au 24 avril 1915 jour qui commémore le début du génocide. David Bloxham détaille davantage ce qu'il montrait dans son ouvrage incontournable (*The Great Game of Genocide: Imperialism, Nationalism and the Destruction of the Ottoman Armenians*, Oxford University Press, 2005), à savoir la série de réactions, contre-réactions entre le Comité et les Arméniens, il nomme les responsables, ceux du massacre de Van, les résistances à Moush et Sassoun, l'importance des horreurs commises dès le mois de juin, viols, mutilations, enlèvements durant la déportation où seulement 20 % des Arméniens arrivèrent dans les régions désertiques (Syrie) qui leur étaient échues.

- 8 Le processus d'anéantissement fut largement improvisé (cela le distingue de celui des nazis) mais environ 850 000 Arméniens (sur une population de 1,8 à 2 millions) furent tués et les raffles du 24-26 avril furent un sommet de l'horreur (Blitlis devint un charnier). Sous la plume d'Hamit Bozarslan, on apprend combien les élites unionistes étaient empreintes d'un important darwinisme social, d'un souci de purification du territoire d'éléments jugés extérieurs, qui furent d'ailleurs condamnés après 1918 par les députés turcs et Mustafa Kemal. Annette Becker et Jay Winter montrent, pour leur part, que l'opinion internationale en a eu connaissance dès 1915 mais s'en est servi dans le cadre d'une propagande anti-allemande, « méthode allemande, travail turc ». Le génocide est dilué ou rendu ni plus ni moins important que le débarquement dans les Dardanelles. Il y a bien une négligence, du fait de l'écart géographique et culturel des opinions publiques européennes. Quant aux États-Unis, les auteurs décèlent chez eux « une attitude caractéristique [...] une indignation morale qui fait beaucoup de bruit ; une inaction politique *sotto voce* » (p. 309).
- 9 Depuis les travaux de David Bloxham, on sait que le génocide a peu pesé dans le grand jeu du démembrement de l'Empire ottoman, qu'il y eut un oubli de la question arménienne, le président américain Wilson ne soutint pas l'idée d'un mandat de la SDN sur l'Arménie. Ce livre permet une nouvelle fois d'apprécier le questionnement sur le déroulé du siècle passé et apporte des réponses quant au processus de civilisation atteint. Stéphane Audoin-Rouzeau dans sa contribution toujours lumineuse interroge encore une fois Norbert Elias et montre que celui-ci a occulté l'événement alors qu'il l'avait vécu comme volontaire en juin 1915, dans la Somme. Il sait que le sociologue allemand avait pourtant critiqué sa propre thèse en parlant de « *breakdown of civilization*

», puis de « dé-civilisation », montrant que les mécanismes d'autocontraintes pouvaient se défaire mais très lentement. Le tournant 1914-1915 invalide cette assertion. Les récits de soldats montrent combien un état de transe a rapidement pris le dessus sur tous les interdits sociaux, culturels ou étatiques. Le passage à l'acte fut rapide, l'adaptation à la violence maximale aisée, le fait guerrier fut transformé. Approcher ce fait permet peut-être de prendre acte de la violence qui caractérisera tous les conflits suivants indiquant, en retour, l'angoisse d'une paix toujours fragile.

AUTEURS

TANGUY WUILLÈME

CREM, université Nancy 2

tanguy.wuilleme@univ-nancy2.fr